

LA SOCIETE DE LA NOUVELLE ORLEANS

IL Y A DEUX SIECLES

Le Chevalier de Pradel de Lamase n'est pas un inconnu pour les lecteurs de l'Abéille. Ancien capitaine au régiment de Marine dans les dernières années du règne de Louis XVI, il avait abordé en Louisiane avec les premiers colonisateurs de cette riche contrée; il y fit toute sa carrière et fixa sa résidence à la Nouvelle-Orléans, où il devait mourir le 28 mars 1764.

Membre du Conseil Supérieur de défense, planteur des plus influents, il a laissé une volumineuse correspondance, heureusement conservée par ses parents de France, auxquels elle était adressée. Cet ensemble considérable de lettres privées forme, croyons-nous, une collection unique sur celle de l'Amérique, et donne des aperçus sur les louisianais du début que les archives officielles, toutes de convention, sont incapables de rendre avec la même exactitude.

Reportons nous à 150 et même 200 ans en arrière, et voyons ce que fut l'existence de ceux qui défrichèrent et assainirent le pays au prix de leurs sueurs et aussi de leur sang.

Des premières années de la vie militaire du capitaine de Pradel nous ne possédons qu'un tableau assez confus: marches et contre-marches, colonnes lancées à la poursuite d'indiens insaisissables, luttas contre les entreprises sournoises des espagnols du Nouveau-Mexique ou les convoitises des anglais de la Caroline. On ne peut encore songer à fonder aucun établissement solide; et les seules distractions dans les moments de repos ressemblent beaucoup plus à celles de soldats en campagne qu'aux amusements des citadins. Mais le décor se modifie: une ville de pierres et de briques a surgi de terre. Le Chevalier de Pradel, marié, père de famille, devenu sédentaire, nous initie à ses nouvelles préoccupations. Grâce aux multiples détails dont fourmillent ses lettres, essayons de nous faire une idée des pensées dominantes de la société définitivement assise.

Avant tout un amour idolatrique du Roi et de sa maison, personnification tangible de la patrie française. Tous les efforts entrepris, les ennuis subis, les avantages recueillis se ramènent constamment à la plus grande gloire qui est celle de tous ses sujets. Les fêtes données pour le rétablissement du Dauphin montrent combien la distance rendait encore plus cher peut-être à ces pionniers de la Nouvelle-France celui que tous considéraient comme un père très aimé. Ce sentiment actuellement est remplacé dans les démocraties par l'entité idéologique de la patrie, pensée grande et belle, mais beaucoup plus difficile à inculper à la masse ignorante, précisément en raison de son abstraction.

Cet hommage rendu au maître tout-puissant, des questions beaucoup plus terre-à-terre absorbent les colons. Primum vivere, et une contrée vierge ne donne aux premiers occupants ce que qu'ils peuvent lui arracher. Le commerce, sous toutes les formes, est la grande occupation de chacun. Tout le monde trafique, depuis le gouverneur jusqu'au plus humble des valets d'armée. Les personnages importants s'abritent derrière un prête-nom, les autres ne veulent pas perdre un sol des bénéfices éventuels. Une "servante" du capitaine de Pradel, lassé d'être en condition, se croit capable de monter un cabaret. L'affaire est bien tentante: "le maître d'hôtel de notre commandant a gagné plus de cinquante mille livres à ce petit métier depuis trois ans qu'il est icy," écrit Pradel en 1729. Le major de la place, qui ne peut décentement tenir un comptoir, afferme 4000 livres son droit de cantine. Mais on ne réussit pas toujours, et les déconfortures sont fréquentes. L'argent est généralement fourni par des spéculateurs demeurés

en France, et souvent à fonds perdus. "M. de la Chaise, de Lorient, a un frère icy qui lui doit depuis plus de vingt ans. Il a aussi un cousin germain qui ne le paye point non plus."

Mais aussi quand les affaires vont les colons font assaut de dépenses et mènent la vie la plus fastueuse. Les beaux hôtels que l'on voit encore dans le Vieux Carré témoignent de la fièvre de bâtir qui sévit à la belle époque de la domination française. Le dedans répondait d'ailleurs au dehors. Les lettres et les factures du chevalier de Pradel nous montrent le luxe inouï déployé par les principaux de la ville pour meubler leurs maisons. Sauf les pierres et les bois de construction, tout vient de la métropole: ferrures, tapisseries, mobilier, peintures, glaces emballées avec tant de soin, les demeures regorgent d'objets précieux. Les caves tout aussi bien garnies et les vins de France bonifiés par la traversée, font prime sur le marché. En 1752, un navire s'est perdu corps et biens en quittant la Louisiane et Pradel s'en désolé: "J'ay aussy perdu quelques bagatelles que j'envoyois à Monsieur Duvergé et au médecin de Rochefort qui m'avoit soigné pendant ma maladie et qui ne voulut pas recevoir trois louis que je luy envoyai quelques jours avant mon départ. Ces présents consistaient en bougie, arbrisseaux curieux et des liqueurs faites à Marseille que j'avois depuis près de dix ans dans ma cave, qui par vieillisse et par le transport de la mer étoient devenues excellentes."

Il n'est pas jusqu'aux vêtements que l'on fasse venir de Paris:

"Une femme m'a demandé une robe d'été du goût de M. Courvoisier, marchand de soieries dans la rue des Bourdonnois. J'ay escrit à ce monsieur de la faire et de t'envoyer le mémoire auquel je te prie de satisfaire, et de m'en envoyer une notte."

Le nom de M. Courvoisier reviendra souvent sous la plume de Pradel et cet avisé négociant a su se créer une fidèle clientèle outre-mer. Très étroitement unie, la petite colonie n'admet pas le mélange des sangs, principalement du sang espagnol. Le chevalier de Pradel s'était marié avec Alexandrine de la Chaise, fille du premier conseiller, au conseil supérieur de la Louisiane, et un de ses neveux La Chaise tentait d'épouser sa fille Henriette. Outre que le candidat ne donnait pas toutes satisfactions, son père avait commis le scandale de prendre pour femme une étrangère. Madame de Pradel, veuve, se confiant à son beau-frère, l'abbé de La Mase, prieur de Magoutières en Limousin, lui écrivait indignée: "Il faut vous dire, mon cher frère, que ce jeune homme est fils de mon frère et d'une espagnolle de laquelle il a succé le lait, première raison de refus." Tout s'arrangea et Mademoiselle de Pradel épousa un officier, le baron d'Inguibert, tandis que son aînée convola avec le comte de Cacqueray-Valmenier, futur amiral.

Ce n'est pas sans peine d'ailleurs que ce sont faits ces mariages. La colonie n'a pas eu encore le temps de vieillir et les épouseurs, j'entends les jeunes, n'ont guère "d'autre biens que la cape et l'épée," comme le constate mélancoliquement Madame de Pradel. Quand à son fils Charles il épousera lui aussi une Cacqueray-Valmenier, mais ne laissera pas de postérité, ayant péri en mer à bord de sa frégate "le Salomon." C'est un mariage d'amour qu'il a contracté, car il semblait jusqu'à là réfractaire à l'idée d'aliéner sa liberté. Ecrivant à son cousin germain, le marquis de la Mase, pour le féliciter de sa récente union, il l'engage à avoir beaucoup de petits Pradel pour les embarquer plus tard sur le vaisseau du Roi qu'il commandera, ajoutant tristement: "La loy de l'Amérique est trop injuste pour les fils aînés et même uniques pour que je songe à me marier."

On se serre les coudes dans la colonie naissante et l'on se groupe par affinités régionales. Le Chevalier de Pradel a fait venir plusieurs équipes de sabotiers de sa province du Limousin; fâcheuse initiative, du reste, car la plupart sont morts à la peine. Nous sommes loin des premiers déportés jetés en Louisiane, grâce au fameux "système" de Law. Pradel ne veut que de bons sujets et il élimine certains jeunes gens qu'il estime "trop libertins" pour les faire venir.

On se recommande les uns les autres. Un jeune officier, tout frais débarqué, vient le trouver et décline son nom; il s'appelle de Pontalba et se dit parent de la mère de M. de Pradel. Il a souvent chassé chez leurs cousins communs de Marquessac et, grâce à ce léger viatique, espère n'être pas accueilli en inconnu. Une fille de Charles de La Mase, frère de Jean de Pradel, la marquise de la Morélie, a une nombreuse progéniture. L'aîné de ses garçons veut tenter la fortune aux Grandes Indes et, bien reçu par son oncle, lui jouera des tours pendables. "Je le logeay dans une sale à manger où je luy avois fait monter un lit. Cette sale est entre deux offises, dans l'un desquels j'avois fait placer un puid très profond pour mettre le vin au frais, qu'il visitoit souvent." Après quelques aventures de ce genre son cousin Charles de Pradel, le lieutenant de vaisseau, l'emmena à St. Domingue et lui remit une bourse bien garnie en le priant d'aller se faire pendre ailleurs. La Morélie ne se fit point pendre mais, entré aux gardes-du-corps, fut assassiné le 10 août 1792 à Paris, en défendant le Château des Tuileries contre les insurgés.

Selon la coutume de l'époque les habitants de la Nouvelle-Orléans ont une maison en ville et une maison hors les murs. Madame de Pradel préfère la première, mais le vieil officier s'intéresse surtout à la seconde. La propriété de "Mon Plaisir," dont il a surveillé lui-même la construction, lui est chère: "Je loge dans ma maison neuve depuis quelques mois, qui est, sans contredit, la plus belle et la mieux étoffée du pais et pourroit passer pour un petit et beau château dans nos provinces. Il manque un nouveau jardin en fosse de cette maison jusqu'au vis-à-vis de la capitale. Je l'ay fait faire en forme

d'éventail et tout cultivé journallement."

Cette lettre de mai 1754 indique approximativement la date de l'achèvement de l'habitation. L'année suivante il se repentira un peu du temps passé par sa femme dans son hôtel urbain et ses frères seront les confidents de sa mauvaise humeur. "Vous avez raison de me marquer que les séjours de la ville que ma femme y fait un peu trop longs doivent me coûter beaucoup. Je m'en aperçois journallement, et c'est pas comme dit le vieux proverbe, la dépence de la chandelle qui brûle par les deux bouts, mais bien celle des acquisitions qui se font chez les marchands, une belle étoffe de soye à nouvelle mode, de belles manchettes brodées, et tous les ajustements de dames qui veulent briller et aller de pair avec Madame la Gouvernante sont des attraits auxquels ma femme ne peut pas résister. Notre gouverneur est foit de mes amis. Madame de Kerlérec ayme beaucoup ma femme et l'engage à rester à la ville. C'est une dame d'esprit et du monde qui a des grâces."

A suivre

LA CROIX DU CARDINAL DE CABRIERES

Montpellier.—Le clergé du diocèse a offert, ses félicitations au cardinal de Cabrières, à l'occasion de sa nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur. Dans la réponse qu'il fit au clergé, le cardinal a raconté qu'il aurait pu recevoir la croix de chevalier il y a trente ans. "C'était en 1890, lors des fêtes du centenaire de l'Université de Montpellier. L'évêque était invité au banquet offert au président Carnot; une surprise l'y attendait. Sous sa serviette, était placée la décoration, mais le repas avait lieu la veille de la Pentecôte, jour d'abstinence, le prélat ne vint pas déplier sa serviette, sous laquelle resta le ruban."

PAS EN AMOUR

Julien (8 ans).—Est-ce que tout le monde sortira du tombeau au jugement dernier?

Sa gouvernante.—Mais qui.

Julien.—Est-ce que vous sortirez, mademoiselle Gabrielle?

Sa gouvernante.—Mais oui, moi aussi.

Julien.—Aors, je ne sortirai pas moi.

H. A. Thiberge,
President et Directeur

G. J. Druilhet,
Secretaire-Tresorier

H. A. Thiberge Printing Co.

Fournisseurs de bureau

Papeteries

Imprimerie

Fournitures de bureaux

Coffres-forts

Cabinets de surete

510 rue Camp, pres de la rue Poydras

Telephone Main 5401